

Le portrait

« Lève toi, ton père est mort ! » Sa mère venait d'arracher les couvertures, les draps et l'édredon, le laissant en chemise de nuit. Elle avait revêtu son éternel tablier à petit imprimé et, par instinct de veuve, s'était enveloppée d'un châle de laine noire. « Allez, lève toi, le maire est là » ajouta-t-elle comme pour adoucir la brutalité du réveil. Le givre se découpait en cercles sur les carreaux et annonçait pour dehors un froid glacial.

Il restait là en chemise un peu perdu dans son sommeil. Sa mère était descendue dans la cuisine et essayait de ranimer le poêle en le tisonnant brutalement. Il avait juste enfilé ses grosses chaussettes en laine brute qui lui piquaient les pieds, avant de la rejoindre. Il restait encore un peu assis au bord du lit. Il ne supportait pas le contact glacé du carrelage de la cuisine. Il descendit à son tour en faisant attention de ne pas glisser dans l'escalier. « Ça suffit d'un » avait-elle dit.

Il y avait dans l'air une odeur grasse et âcre, de fumée froide et de suie, mêlée à celle du chien qui passait ses nuits devant le poêle. L'ampoule de la cuisine grésillait avec application et n'arrivait pas à éclairer la pièce malgré tous ses efforts. L'instant devait être important si sa mère s'affairait à ranimer le feu au milieu de la nuit. Assis auprès du chien, toujours à moitié endormi sur sa chaise basse, il essayait de faire durer la douce chaleur du lit. Il avait du mal à s'expliquer ce réveil brutal. C'était sans doute la manière d'agir en pareil cas, retourner les édredons pour vérifier si quelqu'un dormait encore puis tous descendre en liquette, les yeux gonflés par le sommeil. Il ne savait pas pourquoi il se trouvait debout dans le froid, la nuit, avec le chien et le maire.

A vrai dire, la mort de son père le dépassait un peu, tant sa mère avait maintenu sa présence depuis ce départ l'été 1914, promettant au moindre écart une sanction paternelle dont l'imprécision présageait, selon elle, de la sévérité : « Si ton père revient, tu verras ! Tu verras, si ton père revient ! Tu verras ! » C'était devenu un avertissement mécanique qui finissait toujours dans les aigus. Comme le petit courait vite, elle lui faisait crédit d'un raclée, reportant ça sur le retour du père qu'elle lui annonçait presque tous les jours imminent quoique hypothétique. Cette séparation était donc toute relative. Jean y voyait l'intérêt d'être dispensé à chaque bêtise d'un bon coup de ceinture sur les cuisses. Désormais, et en toute logique, il faudrait trouver autre chose pour le faire tenir tranquille.

En attendant, elle cherchait la bouteille d'eau de vie. Même si ça lui coûtait, ça ne se faisait pas « de laisser les gens repartir comme ça, sans rien, dans le froid. »

Le maire très au fait de ce savoir vivre s'était donc assis à la table. C'était un homme gros et

couperosé, même par ce froid il sentait la sueur. Il avait un oeil qui avait tendance à suivre sa propre voie, comme s'il s'intéressait à plusieurs choses en même temps. « À ce qu'il paraît que c'est pour ça qu'on l'a réformé » disait la mère d'un ton aigre à qui voulait l'entendre.

Il attendait qu'elle atteignît en marmonnant la bouteille de prunelle dans le placard au dessus du buffet. Pendant ce temps il parlait de la guerre, de Verdun, évoquait les pupilles de la nation. Il avait une voix douce et chaude comme un édredon. Il roulait les r. Ça faisait un bruit d'eau quand il parlait. Sans intention précise il balayait machinalement de sa main la table devant lui. Il donnait l'impression de tourner les pages d'une histoire. Tout ce qu'il disait avait du mal à se frayer un chemin dans la conscience du petit mais cela faisait sans doute aussi partie des convenances. Habiller la peine et la gêne d'être là à attendre, on ne savait quoi au juste. Seul le chien trouvait tout ça normal. Il agitait la queue, couché, la tête entre les pattes les yeux levés à quêter une caresse du petit tout en se méfiant des coups de torchon habituels de la mère qui tombaient pour un oui ou pour un non.

Jean regardait l'œil du maire qui faisait aller et venir son béret sur la tête, d'avant en arrière, à chaque phrase. Il pensait au portrait de son père qui accompagnait la carte de correspondance hebdomadaire. En s'appliquant il l'avait peint en grenadier voltigeur, entouré d'explosions, mais son père ne pourrait pas le voir et ça l'embêtait. Le maire l'avait déplié et le regardait en attendant la goutte. Il le trouvait réussi.

« Il est doué ton drôle, Eugénie, fit-il pour meubler le silence en faisant aller son béret.

– C'est pas ça qui le fera vivre. Ni moi non plus maintenant. » Sa mère déboucha la bouteille en faisant bien grincer le bouchon pour souligner tout le mal qu'elle s'était donné et le regret qu'elle avait de sa prunelle. Elle remplit le petit verre à ras bord, sans déborder mais sans mégoter non plus. Comme il convenait.

« Non, mais tu vois, c'est marrant, mais là je le reconnais bien, Georges. Il lui a bien fait le visage, avec sa moustache. Et puis tu vois, ses yeux, c'est dur à faire, les yeux, les siens s'étaient déplacés du dessin et s'attardaient sur le petit verre qu'il s'apprêtait à faire durer,

– Tu trouves ça marrant ? Et puis, comme si tu y connaissais quelque chose en œil ! il fallait lui reconnaître une maîtrise dans l'art de mettre les gens mal à l'aise et une certaine application à être un peu méchante,

– Je voulais pas dire ça, tu le sais bien. Moi aussi j'ai de la peine, te mets pas en pétard après moi. Mais n'empêche il lui ressemble le dessin. » Il se décida à avaler sa prunelle en rejetant brutalement la tête en arrière craignant que la visite ne s'éternise pas suffisamment pour pouvoir

la savourer jusqu'au bout. Il ramena son béret sur le devant. Puis, après un silence il changea de conversation pour restaurer une autorité entamée.

« Tu passeras à la mairie demain, faire les papiers ?

– C'est ça, et après un instant elle ajouta, et comment on va l'enterrer si on n'a pas trouvé le corps ?

– Disparu, Eugénie, disparu. Ça veut pas dire qu'on va pas le retrouver.

– Il est mort et disparu alors ? Comment ça peut se faire ça, de disparaître comme ça ? Et comment ils savent s'il est mort puisqu'il est disparu ? Ils ont bien cherché au moins ?

– Je sais pas, moi, j'y étais pas ! » Ça, il eût mieux fait de s'abstenir de le dire.

« Ah bon ? lâcha-t-elle en rebouchant la prune d'un geste sec,

– Bon, hé bien, fit-il en balayant machinalement une dernière fois la table, à demain alors, et il se prépara à battre en retraite,

– C'est ça. »

En partant il caressa la tête de Jean, ajoutant l'odeur de sa sueur à celles de la fumée, de la suie et du chien. « Ton père aussi il dessinait bien, petit, je me souviens. » Puis il sortit dans la nuit enjambant le seuil en baissant bien la tête au passage à cause du chambranle. Le chien s'approcha du gamin et mit sa grosse tête sur ses genoux. Jean choisit ce moment pour se laisser envahir par la peur, la culpabilité et le chagrin. Il se mit à pleurer tandis que sa mère donnait un coup de torchon au chien.

Je fis sa connaissance plusieurs années après la Libération. Il avait acquis une certaine notoriété, sa cote prenait de la valeur. Rien de vertigineux, mais plusieurs galeries commençaient à s'intéresser à son travail. De mon côté j'avais fini mes études de lettres depuis un an déjà, et je ne savais pas trop quelle orientation donner à ma vie.

Aussi c'est par désœuvrement et presque par hasard qu'un jour de pluie en sortant du Louvre, je poussai la porte de l'une de ces galeries pour me mettre un instant à l'abri. Un trio parlait dans un coin et ne fit pas attention à mon entrée. Ils avaient pour l'époque une tenue un peu apprêtée, qu'on imaginait être celles de gens à l'aise, qui avaient du traverser l'Occupation sans difficulté. L'un d'eux avait une grande écharpe, bizarrement mal tricotée.

Aux murs était accrochée une série de grands formats, sobrement encadrés. Certains se composaient d'une bande unique d'outremer étirée avec vigueur jusqu'à l'assèchement puis revenant sur elle même, sans rien perdre de son élan à la manière d'un calligraphe oriental. A ce

moment de mon existence mon expérience en peinture se limitait aux galeries du Louvre et des musées de beaux arts. J'étais beaucoup plus attiré par l'art figuratif, par une représentation d'une réalité concrète, par le jeu des lumières sur les sujets. L'art abstrait me restait largement étranger. J'étais loin de penser que c'était une escroquerie, comme l'idée idiote en était répandue, mais j'avais du mal à rentrer là-dedans alors que les blancs de Zurbaran, les lumières de Renoir, les fusillés de Goya ou les folies de Van Gogh me transportaient d'aise.

Je commençai donc à parcourir les murs d'un regard superficiel. Pourtant, rapidement, je me surpris à être sensible à la force de ces lignes et à la manière dont elles encerclaient la lumière pour mieux la faire éclater. « Ce bleu ! » m'entendis-je remarquer à voix haute. Je craignis d'avoir été surpris par le trio, mais personne ne sembla me prêter attention. Je continuai lentement ma visite.

En arrêt devant une toile surchargée de matière dans laquelle le peintre avait creusé, comme dans un glaise, de larges sillons obliques, je sentis une présence dans mon dos.

« Alors jeune homme, ça vous plait mes Outremers ?

– Vos Outremers ? balbutiai-je avant de me retourner.

– C'est ça, mes Outremers.

– C'est à vous ? je n'avais pas pu trouver plus bête comme remarque aussi j'eus le bon goût de m'en contenter.

– De moi. C'est de moi. JM en bas. Jean Mallet. C'est moi. »

Je voyais un peintre pour la première fois.

« Je vous ai entendu tout à l'heure « Ce bleu ! » avez-vous dit ?

– Oui, oui, ce bleu, oui j'aime, bien sûr. »

Je ne pouvais guère dire autre chose. Au demeurant c'était vrai, même si mon plaisir était bien plus complexe. J'étais vraiment, et profondément, bouleversé par cette peinture, mais je ne savais ni pourquoi, ni surtout comment le dire.

« Reculez-vous » fit-il. Puis, passant derrière moi, il mit ses mains de chaque côté de mes épaules et me fit faire trois pas de côté à droite puis trois à gauche. A chaque fois il me prit la tête en la tournant vers le tableau comme l'aurait fait un coiffeur pour ajuster sa coupe. « Et là, qu'aimez vous ?

– La lumière, qui change, tentai-je, parce que c'était vrai et que ça me semblait la chose la moins bête à répondre. »

Il sourit. Il semblait près de la cinquantaine. Son visage mince, anguleux, était creusé de deux

rides profondes de chaque côté du nez et de la bouche ; il avait des yeux qui ressemblaient à sa peinture et une immense écharpe mal tricotée. Voyant que je la regardais « C'est ma mère, balaya-t-il, elle tricotait comme elle parlait, méchamment ! puis sautant du coq à l'âne, ça vous dit, quelque chose de chaud au café d'à côté ? C'est moi qui régale.

– Oui, bien sûr, avec plaisir, bafouillai-je. » Je sortis avec lui sous la pluie. Nous nous réfugiâmes rapidement dans le bistrot voisin et c'est en finissant mon chocolat que je donnai un sens à ma vie.

Devenu au bout d'une dizaine d'années de conversations son secrétaire bénévole et son biographe, je me mis en recherche de ses premières peintures. A ma connaissance l'œuvre de Jean n'avait jamais été concernée par la peinture figurative, mais impossible d'aborder cette question avec lui. Il éludait la réponse et moi je préparais une conférence à l'École du Louvre. Je l'avais déjà questionné sur ses débuts, mais l'absence de réponse claire créait un malaise inhabituel entre nous. J'insistai en vain pour avoir une conversation sérieuse au nom de dix années de complicité et d'une conférence à faire. Je persévèrai. Nous abordâmes une nouvelle fois cette question lors d'un dîner au restaurant. Il s'enflamma soudain.

« Mais que font-ils, tous autant qu'ils sont, depuis toujours, les Raphaël, les Rubens, Van Gogh, Picasso, que vous aimez tant, si ce n'est d'essayer d'apporter du merveilleux au monde et du désordre à un ordre si bien établi qu'on n'y remarque plus rien ! Oui, Picasso et son massacre de Guernica c'est du merveilleux, même les fusillades de Goya, même Munsch c'est du merveilleux, comme les culs roses de Boucher ! les culs roses firent se retourner quelques têtes dans le restaurant. Tu vois, reprit-il en me montrant les clients interloqués dans la crainte d'un scandale, du désordre ! C'est de là que naît le merveilleux ! puis il ajouta un ton plus bas, que voyais tu dans mes tableaux lors de notre première rencontre ? Dans cette galerie. Près du Louvre. Tu t'en souviens ?

– De la lumière, je crois vous avoir dit.

– C'est ça, de la lumière. Hé bien, c'est ma façon à moi d'apporter du désordre et du merveilleux, en créant une autre réalité. Pourquoi veux-tu que je fasse des natures mortes, des portraits ou des culs roses ? Vois-tu j'ai apporté tant de désordre, la seule fois où j'ai fait une œuvre figurative...Une œuvre, c'est d'ailleurs beaucoup dire pour ce petit dessin. »

Il me raconta alors la nuit de la disparition de son père, du moins celle où il disparut de son univers d'enfant. On ne retrouva jamais le corps, pulvérisé sans doute avec d'autres sur la

terre lorraine. Il me fit part de cet étrange sentiment de culpabilité qu'il trainait toujours, comme si d'avoir parfaitement représenté son père pût être à l'origine de sa disparition. Il convenait bien sûr du caractère infantile et mégalomane de cette hypothèse. Mais il n'en démordait pas vraiment. Toujours est-il qu'il fut incapable dès lors de faire le moindre portrait, le plus petit paysage, de produire une seule œuvre figurative par crainte de renouveler la catastrophe.

Je ne me moquai pas de cette grande terreur enfantine qui décida de son art et lorsque nous nous séparâmes sur le trottoir, ce soir là, je le regardai s'éloigner dans le léger brouillard, passablement voûté. Les réverbères de la rue semblaient à son passage l'emmitoufler d'une auréole.

Une vingtaine d'années après cette soirée, je poussai un matin la porte de son atelier. Nous nous étions un peu éloignés, sans brouille pour autant. Depuis quelques temps déjà il avait renoncé à me confier des tâches de secrétaire. Il s'isolait de plus en plus. Les galeristes étaient toujours aussi pressants et Jean continuait de leur livrer une production qui trouvait acheteurs, mais désormais il produisait seulement des petits formats sans grand intérêt, une peinture lasse. Pour tout dire il faisait de mauvais tableaux.

Dans l'atelier mal chauffé je m'alarmai de sa silhouette amaigrie sous son écharpe noire, de ses mains visiblement affaiblies aux doigts de plus en plus noueux, de son souffle fatigué l'obligeant à de longues pauses. Il gardait la bouche toujours entrouverte pour laisser l'air plus aisément passer le seuil de ses lèvres. Je n'aimais pas ces signes de l'âge. Sa peau devenait de plus en plus fine et l'on devinait les tendons et la fonte des muscles, le réseau des vaisseaux et des veines profondes. L'iris de ses yeux était cerné de blanc et plusieurs fois il manqua de renverser sa tasse de café. Son atelier respirait pourtant le travail. Les brosses, les pinceaux et les couteaux n'attendaient que sa main pour reprendre vie.

Dans un coin, auprès de son tabouret, un chevalet recouvert d'une bâche semblait supporter un de ces grands formats que j'affectionnais tant. Je remarquai sur son établi une palette couverte de matières de couleurs inattendues chez lui, dont toute l'œuvre s'était construite autour d'une gamme chromatique si réduite. Il ne m'en parla pas, mais je m'autorisai à le questionner légèrement. « Tu sais, ce n'est pas aujourd'hui et à mon âge que je vais changer, esquiva-t-il. – On ne change pas, Jean, je ne crois pas. On évolue, mais on construit sur ce que l'on a déjà bâti.

– Ou on revient sur ses pas. »

Il me laissa sur cette pirouette et se tourna vers ses brosses qu'il frota avec énergie dans un chiffon imprégné de térébenthine.

Son infirmière entra, coupant court à cette conversation. Elle venait à son domicile depuis plusieurs semaines à heure régulière. Je l'y avais croisée quelques fois, mais il refusait de m'en donner la raison. Après les soins elle remballa ses instruments et ses flacons, et, sans rien dire, repartit.

« Ah ! Boucher ! Boucher !... murmura-t-il dans un sourire mais comme à regret en la regardant s'éloigner, tu vois, si j'avais pu peindre comme lui...

– Reposez-vous un peu, Jean, lui dis-je avant de me retirer, à demi rassuré seulement par l'émotion que ce cul magnifique avait fait naître chez mon ami.

– Tu verras, je t'étonnerai encore, me souffla-t-il en percevant mon appréhension, tu verras. »
Je partis, refermant la porte sur mes inquiétudes.

Je revins le surlendemain bien décidé à lui proposer un séjour réparateur dans son Sud Ouest natal, mais en pénétrant dans son atelier je ne trouvai nulle trace de Jean. Sur une chaise vide, son écharpe noire et sa blouse de travail étaient abandonnées en tas avec tous ses vêtements. Sa palette et quelques brosses avaient roulé jusqu'au pied de l'établi sur lequel une enveloppe avec un mot était posée en évidence, à mon attention. « C'est si long de mourir, mon ami, aussi tu me pardonneras d'avoir hâté quelque peu la fin. J'ai choisi de disparaître en bonne compagnie. Je ne voulais pas laisser de cendres ou d'os sur mon chemin, mais de la lumière seulement. »

L'enquête ne permit pas de retrouver son corps et, par défaut, on conclut à une disparition. Je n'en fus pas étonné.

En gage de notre amitié il m'avait laissé ce seul mot, et sur le chevalet un magnifique autoportrait dont j'avais noté tout de suite l'élégance des yeux et aussi, dans un coin bas du tableau, le corps nacré et pulpeux de l'infirmière, couchée sur un sofa dans le désordre de ses voiles.